

Olivier Durand
Rome «La Sapienza»

Remarques sur le consonantisme de l'arabe

Abstract

This article offers a survey of Arabic consonantism, compared with other Semitic and Hamito-Semitic languages, mainly Berber. Particular attention has been given to the phenomenon of spirantization of stops and to the origin of «emphatic» phonemes.

Keywords

Arabic language, Diachronic Semitic linguistics, Hamito-Semitic, Comparative linguistics, Spirantization, Emphatic phonemes.

0. A une époque où la linguistique comparée (chamito)-sémitique devenue paresseuse intéresse de moins en moins de gens, il n'est peut-être pas inutile de procéder à des «remarques» sur certaines notions de base, qui, «établies» certes, mais qui n'en méritent pas moins une remise en cause, de par les progrès de la recherche et une connaissance aujourd'hui moins lacunaire de certaines langues, en particulier le berbère et le sud-arabe.

Pour ce qui est du berbère, je rappellerai ma position sur cette langue: je n'y vois pas de «proto-proto-sémitique» s'étant détaché du tronc maternel «avant les autres», mais bien une langue nord-africaine ayant subi une longue et forte sémitisation au fil des siècles. Je renvoie pour cela à Durand 1991.

Système de transcription employé

ء <i>ʔ</i>	ح <i>ħ</i>	ز <i>z</i>	ط <i>t</i>	ق <i>q</i>	ه <i>h</i>
ب <i>b</i>	خ <i>χ</i>	س <i>s</i>	ظ <i>ð</i>	ك <i>k</i>	و <i>w</i>
ت <i>t</i>	د <i>d</i>	ش <i>š</i>	ع <i>ʕ</i>	ل <i>l</i>	ي <i>y</i>
ث <i>θ</i>	ذ <i>ð</i>	ص <i>ṣ</i>	غ <i>ɣ</i>	م <i>m</i>	
ج <i>j</i>	ر <i>r</i>	ض <i>ḏ</i>	ف <i>f</i>	ن <i>n</i>	

Symboles API employés

	occlusives		fricatives		affriquées		nas.	lat.	vibr.	appr.
	sou.	son.	sou.	son.	sou.	son.				
bilabiales	p	b	ɸ	β			m			w
labiodentales			f	v			ɱ			
interdentales			θ	ð						
apicodentales	t	d	s	z	ts	dz	n	l	r	
latéralisées			ɬ	ɮ						
prépalatales			ɕ	ʑ						
apicopalatales			ʃ	ʒ	tʃ	dʒ	ɲ	ʎ		j
dorsopalatales			ç	j	c	ʝ				
vélaires	k	g	x	ɣ			ŋ	ʁ		
uvulaires	q	ɢ	χ	ʁ						
pharyngales			ħ	ʕ						
laryngales	ʔ		h	ɦ						

1. L'inventaire consonantique de l'arabe classique est articulé de la façon suivante.

tableau 1

	occl.			fric.			n	l	v	sv
	so	sn	ph	so	sn	ph				
labiales	-	<i>b</i>	-	<i>f</i>	-	-	<i>m</i>	-	-	<i>w</i>
interdentales	-	-	-	<i>θ</i>	<i>ð</i>	<i>ð̣</i>	-	-	-	-
dentales	<i>t</i>	<i>d</i>	<i>ṭ</i>	<i>s</i>	<i>z</i>	<i>ʃ</i>	<i>n</i>	<i>l</i>	<i>r</i>	-
lateralisée	-	-	-	-	-	<i>ʒ̣</i>	-	-	-	-
palatales	-	-	-	<i>ʃ̣</i>	<i>j</i>	-	-	-	-	<i>y</i>
vélaire	<i>k</i>	-	-	-	-	-	-	-	-	-
prévélaires	-	-	-	<i>χ</i>	<i>ɣ</i>	-	-	-	-	-
uvulaire	<i>q</i>	-	-	-	-	-	-	-	-	-
pharyngales	-	-	-	<i>ħ</i>	<i>ʕ</i>	-	-	-	-	-
laryngales	ʔ	-	-	<i>h</i>	-	-	-	-	-	-

(occl. = occlusive; fric. = fricative; so = sourde; sn = sonore; ph = pharyngalisée; n = nasale; l = latérale; v = vibrante; sv = semivoyelle).

1.1. Tout linguiste examinant ce système consonantique ne pourra que partager le jugement de Jean Cantineau

Ce qu'avait de plus frappant le système consonantique de l'arabe classique c'était l'existence d'un grand nombre de phonèmes isolés (10 sur 28 consonnes) [...]: au point de vue de l'évolution du système consonantique, le stade de l'arabe classique était un stade *inorganique*, un stade *d'émiettement*, de *désagrégation* (Cantineau, 1960, p. 26, mots soul. par moi).

Il est surprenant – et significatif – de remarquer comment Cantineau, malgré le jugement un tantinet apitoyé cité ici – continuera dans ses raisonnements successifs de présenter le consonantisme arabe classique comme l'héritier le plus fidèle du «sémitique» (le «proto-sémitique» d'autres spécialistes). Tributaire d'une formation sémitisante traditionnelle et rigoureuse, excellent phonéticien, il avait depuis peu découvert la *phonologie* et en avait parfaitement intériorisé les principes.

Dans les paragraphes qui suivent on reprendra une par une les différentes problématiques traitées.

1.2. Le nom traditionnel, et commode, de «consonnes emphatiques», dans la terminologie arabe حروف الإطباق *hurūf al-ʾiṭbāq* o الحروف المفخمة *al-ḥurūf al-mufaḫḫama*, a été conservé par les arabisants (et les sémitisants) malgré son caractère désormais désuet. Il s'agit de quatre phonèmes, dans l'ordre alphabétique arabe ص, ض, ط, ظ.

D'un point de vue articulatoire, ces quatre graphèmes représentent des phonèmes *pharyngalisés*: il sont articulés comme د, ذ, س, ت respectivement, mais avec un retrait de la racine de langue vers le fond de la cavité orale, le pharynx. En ordre phonétique, et selon la prononciation canonique:

ت [t]	↔	ط [t̤]
د [d]		ض [d̤]
س [s]		ص [s̤]
ذ [ð]		ظ [ð̤]

Dans un éclairage structuraliste, les «emphatiques» – présentes dans toutes les langues sémitiques à l'exclusion de certaines zones périphériques, comme à Malte, qui les ont vraisemblablement abandonnées – sont interprétées comme les troisièmes éléments de *triades* phonologiques, l'emphatique complétant la sourde et la sonore, comme p.ex.:

so	sn	ph
<i>t</i>	<i>d</i>	<i>ʔ</i>

Si l'on observe le tableau 1, on remarquera que, pour l'arabe (classique), les triades attestées sont au nombre de trois:

	so	sn	ph
dentales occlusives	<i>t</i>	<i>d</i>	<i>ʔ</i>
dentales fricatives	<i>s</i>	<i>z</i>	<i>ʃ</i>
interdentales	<i>θ</i>	<i>ð</i>	<i>ð̣</i>

Reste un ض, dont on n'a longtemps su que faire.

Les emphatiques sont présentes, comme on l'a rappelé, dans l'ensemble des langues sémitiques, mais aussi dans une partie non négligeable du chamito-sémitique. Dans les langues sémitiques vivantes, c.à.d. dans la totalité de l'afro-sémitique, en néo-sudarabe et dans certaines variétés néo-araméennes, les phonèmes correspondant étymologiquement aux pharyngalisées arabes sont *glottalisés*: *ṁ ʔ* amharique ou tigrigna est réalisé [tʔ] (*tʔ*) (et non pas [ṭ]). Dans ces langues, le correspondant étymologique du ʕ *q* arabe est représenté par une vélaire occlusive glottalisée *ḫ ḳ* [kʔ]. On en a tiré les conclusions suivantes:

- la pharyngalisation des emphatiques en arabe est une innovation, alors que la glottalisation est plus ancienne, et partant «proto-sémitique»;
- L'uvulaire /q/ arabe est à son tour une évolution à partir d'un */ḳ/ [kʔ] plus ancien, troisième membre de la triade vélaire;
- ʕ *j* arabe provient par conséquent d'une occlusive */g/ proto-sémitique:

<i>k</i>	<i>g</i>	<i>ḳ</i>
----------	----------	-----------

- la fricative /f/ ne peut alors qu'être elle aussi l'évolution d'un */p/ proto-sémitique.

En postulant un */p̣/ ou */ḅ/ proto-sémitique, on arrive au système accepté par Cantineau (les triades sont en gras):

Tableau 2

occl.			lq		pa	sv	fric.	
so	sn	gl						
<i>p</i>	<i>b</i>	<i>(b)</i>	<i>m</i>			<i>w</i>		
<i>t₁</i>	<i>d₁</i>	<i>d₁</i>	<i>n</i>					
<i>t₂</i>	<i>d₂</i>	<i>d₂</i>						
<i>t^s</i>	<i>d^z</i>	<i>d^z</i>						
<i>t^l</i>	<i>(d^l)</i>	<i>d^l</i>	<i>r</i>	<i>l</i>	<i>š</i>	<i>y</i>		
<i>k</i>	<i>g</i>	<i>ḡ</i>						
							<i>χ</i>	<i>Y</i>
							<i>ħ</i>	<i>ʒ</i>
?							<i>h</i>	

(gl = glottalisée; lq = liquide; pa = palatale).

1.3. La série labiale aurait donné en arabe:

<i>p</i>	<i>b</i>	<i>ḡ</i>	<i>m</i>	<i>w</i>
↓	↓	↓	↓	
<i>f</i>	<i>b</i>	-	<i>m</i>	<i>w</i>

«par passage de *p* à *f* et disparition de l'emphatique *ḡ*», Cantineau admettant que cette dernière est «à vrai dire mal attestée en sémitique». Le passage de */p/ à /f/ se remarque également en afro-sémitique (qui créera successivement un /p/ supplémentaire), et on le suppose aussi en sudarabe, en attribuant au graphème ⟨f⟩ la valeur de [f] (sur la foi de l'ensemble du néo-sudarabe, qui présente bien [f] en correspondance de */p/). On en déduit par conséquent que */p/ > /f/ est une caractéristique du sémitique méridional, chose admissible en principe bien que suspecte, mais qui n'explique pas le moins du monde le même passage (à partir d'un */p/ proto-chamito-sémitique) apte à justifier le couple labial /f: b/ en égyptien et dans la totalité des parlers berbères, qui ne connaissent pas /p/.

1.4. La première série dentale est par contre «intacte»; elle donne en arabe:

t_1	d_1	$ḏ_1$	n
↓	↓	↓	↓
t	d	$ṭ$	n

où, cependant, /ṭ/ a été décrit comme *sonore* – [ḏ]? – par Sībawayhi, chose en partie confirmée par les adaptations espagnoles médiévales *Granada* > *Yarnāṭa*, *Córdoba* > *Qurṭuba*, *al-quṭn* > *algodón* «coton».

1.5. La seconde série dentale – mais en quoi *[t₂] se différenciait-il de *[t₁]? – aurait par contre donné lieu, par spirantisation secondaire, la série interdentale arabe:

t_1	d_1	$ḏ_1$
↓	↓	↓
θ	δ	\eth

1.6. La série affriquée – à concevoir comme [tʰ], [dʒ], [tʰʒ] – aurait subi la perte de l'élément occlusif pour aboutir à la série fricative dentale (ou aux «sibilantes»):

t^s	d^z	$ḏ^z$
↓	↓	↓
s	z	$ʃ$

1.7. La série latéralisée – à concevoir comme [tʰ], [kʰ], [kʰʲ] – aurait été «détruite»:

t^l	d^l	$ḏ^l$
↓	↓	↓
$ʃ$	-	$ʒ$

où $ʃ$ est pour [ʃ], $ʒ$ pour [kʰ] (= ض).

1.8. La série vélaire apparaît enfin elle aussi détruite, par altération de deux de ses éléments:

<i>k</i>	<i>g</i>	<i>ḳ</i>
↓	↓	↓
<i>k</i>	<i>j</i>	<i>q</i>
[k]	[dʒ]	[q]

1.9. Les autres phonèmes proto-sémitiques restent «intacts», sauf pour */š/, qui devient /s/ et conflue avec /s/ < */tʰ/ mais s'oppose à /š/ < */tʰ/.

1.10. De tout cela il ressort que les phonèmes «proto-sémitiques» ayant subi des altérations marquées sont les occlusives et les affriquées, partiellement les fricatives *s/š*. Les autres, fricatives, nasales, latérales, vibrantes et semi-voyelles, continuent leur chemin sans problèmes. Toutes ces considérations découlent, naturellement, de la comparaison avec les autres langues sémitiques attestées.

Or faut-il rappeler que les faits sont en grande partie faussés, justement, par cette comparaison? La discipline est en réalité beaucoup moins informée qu'elle ne le souhaiterait sur les systèmes phonologiques de ces autres langues.

Si l'on met de côté momentanément la question des emphatiques */p̣ ṭ ḳ/ (ou/et */ḅ ḍ ġ/), il sera honnête de reconnaître que l'attribution des valeurs [p b t d k g] aux phonèmes /p b t d k g/ n'est que strictement *postulée*, pour les langues non plus parlées:

- par des traditions de lectures rituelles pour l'hébreu et l'araméen;
- par pure hypothèse dans les cas de l'accadien, de l'éblaïte, du vieux canaanéen et du sudarabe épigraphique.

Il ne sera donc pas inutile de nous arrêter quelque peu sur la question, dans le but de suggérer des conclusions différentes.

2. Les langues sémitiques traditionnellement classées comme nord-occidentales (soit les variétés canaanéennes et araméennes) se distinguent du reste de la famille sémitique par un phénomène particulier dénommé *begadkefat* par les spécialistes, ou plus techniquement *spirantisation post-vocalique*. Il s'agit en fait d'un phénomène phonétique tellement répandu dans d'autres langues du monde qu'il n'a jamais réellement capté une curiosité plus que superficielle de la part des sémitisants. La formule *bəḡadkəfat* (בגדקפת) résume, dans l'ordre alphabétique hébraïque, les six consonnes פ ת כ ג ד ב /b g d k p t/: trois couples de phonèmes occlusifs sourd: sonore, deux bilabiales, deux dentales et deux vélares:

/p/	/b/
/t/	/d/
/k/	/g/

En hébreu et araméen bibliques ces six phonèmes apparaissent sous forme de double réalisation phono-tactique selon l'environnement; la première est occlusive:

<i>p</i>	=	[p]	<i>b</i>	=	[b]
<i>t</i>	=	[t]	<i>d</i>	=	[d]
<i>k</i>	=	[k]	<i>g</i>	=	[g]

La seconde, traditionnellement transcrite par des caractères sous- ou surlignés, est supposée avoir eu une valeur fricative (ou «spirante»); on pose les valeurs suivantes:

<i>p̄</i>	=	[φ]	<i>b̄</i>	=	[β]
<i>t̄</i>	=	[θ]	<i>d̄</i>	=	[ð]
<i>k̄</i>	=	[x]	<i>ḡ</i>	=	[ɣ]

Les consonnes en question apparaissent comme non occlusives, d'après une règle très générale, quand elles sont précédées d'une voyelle (*rah* «*maître*») et en version non tendue (*rabbim* «*maîtres*»).

Cette règle, plus ou moins respectée en hébreu massorétique, malgré des contre-exemples que l'on tentera d'analyser, souffre de nombreuses incohérences en araméen et dans ce que les transcription gréco-latines du phénicien nous laissent appréhender pour cette langue.

2.1. Le phénomène de la spirantisation post-vocalique est attesté pour les langues suivantes:

2.1.1. l'hébreu biblique en version tibérienne: Joüon explique la spirantisation de ces phonèmes à partir de leur «valeur première d'explosive[s]»,¹ en termes de phonétique articulatoire. Il s'en tient à rappeler deux cas d'exceptions:

¹ Joüon, 1947, pp. 58–59.

1) le type שָׁלַחַת [šālāḥat] (2^e fém. des verbes à 3^e gutturale [...]) où le pataḥ auxiliaire ne produit pas la spirantisation du t [...]; 2) le mot שָׂטָיִם [šatáyim] où, pour une raison spéciale, le shewa mobile ne produit pas la spiration du t.

(La «raison spéciale» n'est pas expliquée). G. Bergsträsser² s'étend plus longuement sur les exceptions, en invoquant des phénomènes de phonétique syntaxique et en citant de nombreux contre-exemples de la tradition babylonienne, mais s'en tient à constater que:

diese Inkonsequenzen weisen darauf hin, daß zur Zeit der Fixierung der Aussprache des Textes [...] die Spirierung aus der gesprochenen Sprache – dem Aramäischen – zu verschwinden begonnen hatte. Die grössere Regelmäßigkeit in der tib. Überlieferung ist wohl auf künstliche Schematisierung zurückzuführen³.

E. Kautzsch,⁴ qui ignore les traditions non tибériennes, évite simplement de citer les exceptions. R. Meyer,⁵ plus au courant des développements de la linguistique hébraïque, cite au fur et à mesure les exceptions et les interprète l'une après l'autre de façon plus ou moins convaincante.

Les traditions massorétiques non-tибériennes font comprendre assez clairement qu'elles distinguaient deux réalisations pour les phonèmes en question.⁶ On y remarque cependant des divergences par rapport à l'école de Tibériade.

2.1.2. L'araméen biblique: dans les passages araméens de Daniel et Esdras, par contre, la non-spirantisation là où on l'attendrait n'est opérative qu'assez rarement. S. Segert⁷ ne s'étend guère sur le sujet. F. Rosenthal⁸ s'étonne simplement de la «spirantization of g in the Persian loan word *pitgam* “message, word”». Or il suffit d'ouvrir au hasard les pages de Daniel et Esdras pour rencontrer des contre-exemples: לִי-זַבְדָּאֵק *lü-zabd-âk* «à ton serviteur» (*D* 2,4: -*bd-*), מִלָּהּ כִּדְבָרָה *millâ kidbâ* «parole mensongère» (*D* 2,9: -*db-*), אֲפָרְסַתְכֵימָה *ʾaparsatḵāye* «les gouverneurs» (*E* 4,9: -*tk-*) etc.

Le syriaque connaît lui aussi la double réalisation des *begadkefat* et dans une certaine mesure les incohérences de son parent biblique⁹. On sait aussi que l'opposition *t/ṭ* s'est phonématisée dans un cas: אַרְסַתְכֵימָה *qeštâ* «arc» ≠ אַרְסַתְכֵימָה *qeštâ* «paille».

² Bergsträsser, 1918, pp. 105–108.

³ (Mots soul. par moi).

⁴ Kautzsch, 1909, pp. 33–34 e 75–76.

⁵ Meyer, 1952–55, pp. 45, 62.

⁶ V. en particulier Kahle, 1913, 1927, 1962.

⁷ Segert, 1975, pp. 73–74.

⁸ Rosenthal, 1961, pp. 13–14.

⁹ Brockelmann, 1960, pp. 10 e 55–57; cf. aussi Rundgren, 1981, pp. 181–183.

2.1.3. Le phénicien a vraisemblablement connu la spirantisation: les transcriptions gréco-latines hésitaient visiblement entre ⟨p/f⟩, ⟨t/th⟩, ⟨c/ch⟩, ⟨π/φ⟩, ⟨κ/χ⟩, ⟨τ/θ⟩ pour les trois sourdes, mais d'une façon qui contredit souvent la phonologie massorétique de l'hébreu.

2.1.4. F. Corriente¹⁰ a pu démontrer que certaines variétés anciennes d'arabe pratiqueraient elles aussi la spirantisation.

2.1.5. Dans le domaine chamito-sémitique il est fort significatif de retrouver un phénomène phonétique très analogue dans les variétés berbères septentrionales (algériennes et marocaines du Centre-Nord)¹¹.

2.1.6. Les transcriptions gréco-latines de l'Ancien Testament¹², ainsi que les variétés néo-araméennes actuelles¹³, confirment le fait que la double réalisation était bien vivante et que l'on ne peut l'attribuer à un seul usage de lecture liturgique.

2.3. La double réalisation s'est phonématisée dans certaines langues sémitiques encore vivantes: c'est le cas notamment de l'hébreu contemporain, où la perte de la tension consonantique – qui à l'intervocalique apportait un trait complémentaire à l'occlusion (les variantes fricatives étant exclues en version tendue) –, a donné lieu à la naissance de nombreuses paires minimales: ספר [sa'far] «compter» (< *sâpâr*) ≠ ספר [sa'par] (< *sappâr*) «barbier». Une évolution semblable (et spontanée) en néo-araméen oriental permet d'opposer aujourd'hui *zāvin* «acheter» (< **zābin*) a *zābin* «vendre» (< **zabbin*).¹⁴

Le problème à propos des *begadkefat* est donc le suivant: la «loi» des *begadkefat* serait parfaitement satisfaisante si elle s'appliquait avec une rigueur néo-grammaticienne. On a vu qu'il n'en est rien.

Pour mieux approfondir, on focalisera notre attention sur trois cas d'exceptions bien connus en hébreu biblique version tiberienne: מַלְכֵי-*malke-* «les rois de», לִי-נְבִיאִי *li-nbi²-i* «à mon prophète», וַיְהִי-כֵן *wa-yhi-ken* «et il en fut ainsi».

Le troisième cas est celui qui trouve l'explication la plus simple: *k* se trouve à l'intervocalique, bien qu'en début de mot. Dans d'autres contextes, la même expression apparaît comme וַיְהִי כֵן, à lire *wa-yhi kken*. Les italianisants feront immédiatement le rapprochement avec le toscan *fu così*, normalement [fuk.o'si], mais dans un débit plus relâché [fuho'si]: la *lénition* (sonorisation ou spirantisation) des occlusives en début de mot, qui a lieu ou pas, en partie pour des raisons étymologiques. Exemples classiques toscan et corse:

¹⁰ Corriente, 1969–70.

¹¹ Applegate, 1970, p. 592; Chaker, 1971–72, p. 51; Vycichl, 1975.

¹² Speiser, 1925–26 e 1932–33, Sperber, 1937–38.

¹³ Tsereteli, 1965 e 1980.

¹⁴ Tsereteli, 1980, p. 45.

	toscan		corse	
illa casa	> <i>la casa</i>	[la'hasa]	<i>a casa</i>	[a'gaza]
ad casa	<i>a casa</i>	[a'k:asa]	<i>à casa</i>	[a'k:aza]

Ce sont surtout *malke-* et la problématique du «šva moyen» qui ont suscité moult controverses. *Malke-* a dérangé les grammairiens médiévaux et contemporains, et la façon expéditive de laquelle la question se voit souvent traitée porte à soupçonner une réalité plus complexe.

Pour la grammaire hébraïque, le šva – diacritique vocalique valant [ə] dans certains cas, zéro dans d'autres – de *malke-* n'est ni «mobile» (= ə) ni «quiescent» (= 0): il ferme la syllabe précédente *-mal-*, qui sinon aurait obligatoirement un *kāmas* (ā) et non pas un *pattāh* (a), comme un šva quiescent, et il spirantise la consonne suivante, comme un šva mobile; il participe en somme des deux catégories de šva. Les grammairiens n'ont par conséquent eu d'autre choix que de postuler une troisième catégorie de šva: le «šva moyen»; *malke-* se serait en fait prononcé quelque chose comme *malʰke-*. Et quant aux contre-exemples comme *kaspe-* «les deniers de» (avec *p* occlusif), eh bien voilà: «c'est que le shewa est devenu quiescent».¹⁵

2.4. Pour l'histoire de la question, on rappellera en premier lieu Frankel (1841), qui cerne le problème mais sans proposer de solutions particulières. Sievers (1901) soutient que *malke-* proviendrait d'un **malakai*, avec syncope du *a* central (ou, dirait-on aujourd'hui, inter-tonique), d'où il découle que la spirantisation est antérieure à la syncope. L'hypothèse – encore généralement admise de nos jours – fut reçue par Brockelmann (1908) et Kautzsch (1909), mais rejetée par Bergsträsser (1918) et Joüon (1947). Speiser (1925–26) quant à lui proposa un principe de polarisation – idée depuis longtemps en vogue pour le sémitique¹⁶ –, selon lequel, en partant de **malk* au singulier et de *mālākīm* au pluriel, la fricative *k* aurait revêtu une «idée de pluriel», qui lui aurait permis de résister à l'état construit *malke-*. La question est par la suite tombée aux oubliettes pendant de longues décennies. Ce n'est qu'en 1988 que la réalité du «šva moyen» s'est vue revendiquer avec conviction par Janssens (1988).

2.5. Pour aller jusqu'au fond de cette longue digression, sans oublier nos *begadkefat*, il va falloir remonter aux aurores de la phonologie, fondée par Nikolaj Trubeckoj,¹⁷ qui introduisit la notion d'*élément marqué*, contre celle d'*élément*

¹⁵ Joüon, 1947, p. 31.

¹⁶ Corriente, 1971, *passim*.

¹⁷ Plus connu dans la littérature francophone sous l'adaptation *Troubetskoï* (russe *Трубецкой*): l'orthographe *Trubeckoj* est celle du tchèque, le linguiste russe ayant comme chacun sait longtemps séjourné à Prague.

non marqué. Le linguiste ne devrait cependant pas oublier que l'opposition marqué/non marqué suppose obligatoirement un critère de marquage: [d] est marqué par rapport à [t] si le critère choisi est la sonorité. Si c'est la surdité qui est élue, ce sera alors [t] qui est marqué et non pas [d].

Dans le cas des *begadkefat*, on est instinctivement porté à élire come critère de marquage la spirantisation: *p b t d k g* sont non marqués, *p̄ b̄ t̄ d̄ k̄ ḡ* sont marqués, ces derniers étant sans aucune incertitude des variantes secondaires, «lénifiées», des premiers.

Or si l'on considère le chamito-sémitique dans son ensemble, on remarque que la frange nord-occidentale de parlers berbères (Algérie du Nord et Maroc du Centre-Nord) présente une situation totalement inverse: dans ces langues, c'est la version fricative de /b t d k g/ qui est «normale», autrement dit non conditionnée et partant non marquée. La version occlusive de /b t d k g/, conditionnée principalement par la tension ou par l'adjacence de phonèmes dentaux, représente la version marquée. A telle enseigne que dans les transcriptions contemporaines de ces langue ce sont les occlusives qui sont signalées par un diacritique (p. ex. un point suscrit, *b̄ ī d̄ k̄ ḡ*). Ainsi, pour le kabyle ⟨*t*⟩ = [θ], ⟨*t̄*⟩ = [t]),¹⁸ un mot comme *takbubt* «frange» se lit [θæxβuβθ] (ou si l'on préfère, *takbub̄t̄*), le verbe *qbl* [əqβəl] «accepter» a un *b* fricatif, mais l'inaccompli de ce verbe, caractérisé par la tension de la deuxième radicale, présente un *b̄b̄* occlusif: *qBl* [qəb:əl].¹⁹

Quand Sievers postulait l'ancienneté de **malak̄ai* avec *k̄* fricatif, il est difficile qu'il ait pensé au berbère, mais peut-être avait-il eu une idée qu'il ne voulut pas développer. Speiser (1925–26) fit remarquer que dans l'écriture indienne *devanāgarī* le graphème ⟨*व*⟩ *b* est visiblement dérivé du graphème ⟨*व*⟩ *v* (historiquement /w/), et il ajouta dans une note:

It should be noted that in Hebrew too it is the sign *with an additional mark that represents the stop over against the simpler form of the symbol which stands for the spirant.*²⁰

La remarque vaut son poids: là où le linguiste indo-européophone trouve parfaitement naturel de marquer d'un diacritique les variantes fricatives, les Massorètes sémitophones ont fait exactement le contraire (ⲛ *b* # ⲛ *b̄*)!

Tout ceci permet de procéder à une rectification de perspective: le système phonologique des langues araméenne et hébraïque était analogue à celle du berbère nord-occidental, en ce que les phonèmes «*begadkefat*» étaient en fait /φ β θ ð x ψ/, leurs allophones marqués respectifs [p b t d k g]. Dans cet éclairage

¹⁸ Chaker. 1983, p. 51.

¹⁹ Exemples tirés de Dallet, 1982, pp. 360, 639 e 769 (transcr. adaptée).

²⁰ Speiser, 1925–26, p. 371, n. 14 (mots soul. par moi).

malke- représenterait un archaïsme phonétique, probablement dû à analogie avec le singulier *mélek*.

L'archaïsme phonétique se retrouve également dans *li-nḥi²-i* «à mon prophète»: *nāḥi* «prophète» était phonématiquement /na'βi/ (et non /na'bi/); avec l'adjonction du pronom suffixe de 1^{ère} personne, on a régulièrement *nəḥi²-i*. Avec l'intervention de la préposition attributive *lə-* «à, pour», la simplification vocalique **lə-nəḥi²-i* > *li-nḥi²-i* se réalise, mais l'occlusivisation de /β/ due à sa nouvelle position post-consonantique est pour ainsi dire oubliée (sans qu'il s'avère nécessaire de postuler une réalisation «moyenne» **li-n^əḥi²-i*...).

2.6. A propos des *begadkefat* les transcriptions gréco-latines offrent un tableau très embrouillé. La seule chose sur laquelle les spécialistes s'accordent est de dire que l'emploi des trois anciennes aspirées grecques ⟨φ θ χ⟩ pour transcrire *p̄ t̄ k̄*, suffisamment répandu, voulût indiquer des réalisations différentes de ⟨π τ κ⟩. Ce qui cependant appelle la discussion, c'est leur emploi intermittent et souvent contraire à la phonologie hébraïque, avec l'apparition de ⟨φ θ χ⟩ là où l'hébreu exigerait les occlusives [p t k] (à la tension, entre autre).

Pour examiner correctement les choses, il se révèle important de ne pas négliger ou sous-estimer certains aspects importants.

2.6.1. Face à une transcription en général, ou pour mieux dire à une *transgraphie* effectuée par un non linguiste, la méfiance est de bon aloi. Réécrire une langue dans une écriture qui n'est pas faite pour elle donne rarement des résultats n'appelant pas la critique. Puisque nous avons parlé du berbère, il ne sera pas inutile de rappeler que les transcriptions latines proposées par les premières grammaires de cette langue, bien qu'établie par des gens attentifs et armés des meilleures intentions (mais dépourvus de toute formation linguistique), étaient à serrer le cœur:

⟨Ioun ouqchich immouth babas, iqim r'er àmmis d' agoujil⟩
[jiwən wəqʃiʃ jəm:uθ βaβas, jəq:im vər ʕam:is ð aɣuzil]²¹.

Si la langue arabe avait disparu, on serait bien en peine d'en reconstruire la phonologie sur la foi de transcriptions telles que *Mahomet*, *Alger*, *Larache* (*al-ʒarā'is̄*), *Bourguiba* (*Abū Ruqayba*), *musulman* (*muslim* > persan *muslim-ān* > turc *müslüman*) etc.

Des motivations sous-jacentes diverses, conscientes ou pas, sont susceptibles de pousser le transgraphiste à altérer la forme phonique d'un terme alloglotte:

- incapacité de percevoir un son inconnu (*ʒayn*, *hamza*...);
- confusion de sons proches ou difficiles à différencier (*k/q*, *t/ṭ*...);

²¹ Ben Sedira, 1887, p. 255.

- désir sous-jacent de grossir l'aspect exotique du terme en le surchargeant de graphèmes inutiles, p. ex. ⟨*Beyrouth*⟩ pour [bæj'ru:t], là où ⟨*Beirout*⟩ aurait parfaitement fait l'affaire.

Ajoutons pour parfaire que nombre de ces transcriptions ont été recopiées au fil des siècles (qu'il suffise de penser au *Pœnulus* de Plaute), ce qui ne peut que les avoir ultérieurement modifiées.

2.6.2. Il est déplorable de constater combien les spécialistes oublient presque toujours de mettre en cause la phonétique du grec – voire du latin –: une transgraphie ne peut nous être utile que si nous connaissons bien le rapport graphème: phonème de l'écriture cible, la chose devrait aller de soi.

Le grec, ou pour mieux dire l'écriture grecque, prévoyait p. ex. les six graphèmes ⟨β δ γ, φ θ χ⟩. Pour la langue ancienne, on postule que les trois premiers rendaient des occlusives sonores, les trois autres des sourdes aspirées. En néo-grec, les six lettres ont évolué en fricatives, sonores les premières, sourdes les secondes²²:

	gr. ancien	néo-grec
⟨β⟩	[b]	[v]
⟨δ⟩	[d]	[ð]
⟨γ⟩	[g]	[ɣ]
⟨φ⟩	[p ^h]	[f]
⟨θ⟩	[t ^h]	[θ]
⟨χ⟩	[k ^h]	[x]

Qu'en était-il au temps d'Origène? D'après Speiser:

The use of Latin *f* for φ in carelessly written Latin transcriptions is the *terminus post quem* for the spirant pronunciation of Greek aspirates²³.

Et encore:

At the time of Origen, there must have been a strong tendency to pronounce the aspirates as spirants [...] in the third century A.D. the same sounds approximated *f*, *ch* (German) and English *th* (voiceless)²⁴.

²² Speiser, 1925–26, insiste avec raison sur la différence entre un son *spirant*, c.à.d. fricatif, et un son *aspiré*, c.à.d. accompagné d'une laryngale [h].

²³ Speiser, 1925–26, p. 379.

²⁴ Speiser, 1925–26, p. 380.

De nombreux linguistes se sont interrogés sur la valeur des sons sémitiques sans émettre le moindre doute sur l'alphabet et la phonétique grecs²⁵, à tel point que certains d'entre eux n'ont pas hésité à affirmer que :

Die phönizisch-punischen wie die hebräischen und überhaupt die westsemitischen Tenues wurden behaucht gesprochen [...]. Das ergibt sich daraus, daß Griechen und Römer [...] für semitisch *t*, *k* und *p* gern, wenn auch nicht ausschließlich, θ (d.i. *t*^c), χ (d.i. *k*^c), φ (d.i. *p*^c) bzw. *th*, *ch* (d.i. in älterer Zeit *k*^c) und *ph* (d.i. in älterer Zeit *p*^c) schreiben²⁶.

D. Cohen respecte la tradition, bien que l'emploi des guillemets semble suggérer un léger scepticisme :

Les langues sémitique semblent avoir connu pour ces occlusives une articulation à glotte ouverte, aboutissant à une réalisation « aspirée »²⁷.

D'un point de vue phonétique diachronique la lénition post-vocalique est certainement un phénomène très fréquent : n'importe quel linguiste déduirait sans hésitation que, des deux termes néo-latins ⟨*avere*⟩ et ⟨*haber*⟩, le second est plus ancien que le premier, même s'il ne disposait pas du mot source ⟨*habēre*⟩. Mais il faut souligner que ce processus s'en tient rarement à la simple spirantisation ou/et sonorisation : il n'est pas rare qu'il arrive jusqu'à la chute totale de l'ancienne occlusive intervocalique : *vita* > **vida* (sonorisation de -t-, forme conservée à l'écrit en castillan), > ['viðə] (spirantisation de -d-, prononciation effective en portugais), > ⟨*vie*⟩ [vi] (chute de l'ancien -t- à travers ['vi:ə] en français). Or des cas semblables de chute totale ne se sont pas produits en sémitique de Nord-Ouest.

2.7. F. Corriente, dans son article cité, a pu démontrer comment certaines variétés d'arabe ancien possédaient des réalisations fricatives s'opposant aux réalisations occlusives, considérée comme « meilleures » par les grammairiens arabes du Moyen Age. Dans sa recherche, il propose une série de points significatifs mais qu'il n'interprète pas à fond.

Corriente observe que, dans certains exemples, la consonne fricative apparaît en début de mot, p. ex. *ḍāqa* pour *dāqa* « goûter », ou à la tension, p. ex. *ḏaḥḥa* pour *ḏaḥḥa* « importuner ». De telles attestations parlent clairement : dans les anciens dialectes arabes « spirants », la réalisation fricative était la règle générale, l'occlusion y étant de nature allophonique, voire inexistante. Les parlers berbères spirants, qui se comportent de cette façon, conservent des cas rares de fricatives

²⁵ P. ex. Loprieno, 1977.

²⁶ Friedrich-Röllig, 1970, p. 15.

²⁷ Cohen, 1988, p. 11.

tendues: (kabyle) *taBurt* [θaβ:urθ] «porte», *fTl* [fəθ:əl] «rouler le couscous». La situation des anciens dialectes arabes paraît fort semblable à celle des dialectes berbères d'aujourd'hui, parmi lesquels on distingue justement des variétés «spirantes» et des variétés «occlusives» (chleuh, tamāseq, principalement).

2.8. Sur la base de ces différents témoignages, il apparaît légitime de poser le caractère historiquement *plus ancien* («originnaire») est dépourvu de sens en linguistique diachronique) du spirantisme dans les langues sémitiques. A une époque ancienne les premières langues sémitiques auraient ainsi eu un système phonologique en tout point semblable à celui du kabyle et du rifain.

Pour en revenir au sémitique de Nord-Ouest, on postulera la situation phonologique suivante:

labiales	*/φ/	bilabiale sourde fricative
	*/β/	bilabiale sonore fricative
dentales	*/θ/	dentale sourde fricative
	*/ð/	dentale sonore fricative
vélaires	*/χ/	vélaire sourde fricative ²⁸
	*/ɣ/	vélaire sonore fricative

Ces sons, définis comme fricatifs, sont en réalité plus précisément des *approximants*,²⁹ autrement dit des réalisations relâchées des phonèmes occlusifs, dont l'«intention articulatoire» est l'occlusion, mais qui pour ainsi dire rate son but. Cette précision est importante.

Parmi ces sons approximants il en est un, [φ], assez rare dans les langues du monde: on le rencontre p. ex. en japonais et en haoussa, dans les dialectes toscans actuels (*cuṗola*), et il a dû exister dans différentes variétés ibéro-romanes et italo-romanes du Sud.³⁰ Il est rare qu'il assume le statut de phonème indépendant (en japonais p. ex. il est allophone de /h/ suivi par /u/). Son caractère instable et fragile le pousse facilement dans trois directions: > [h], > [f], > [p]. Il est par là même compréhensible, en domaine chsamito-sémitique, qu'il ait eu assez tôt

²⁸ Rappelons que l'accadien semblait connaître sporadiquement un indécision entre [k] et [x]: «In einzelnen Wurzeln und Wörter begegnet ein Wechsel von *h* und *k* (z.B. aB *hiššātum* 'Sculddienst' statt *kiššātum* [...] nA *ḥanāšu* (auch aAK?) "sich unterwerfen" vereinzelt statt *kanāšu*; vielleicht auch jB *tamāku* "fassen" einmal statt *tamāḥu*; die Gründe für diesen Lautwechsel sind noch unklar», von Soden. 1952, p. 26, v. aussi Garbini, 1962.

²⁹ Canepari, 1979, p. 41. Pour une discussion approfondie sur de telles réalisations en arabe v. Roman, 1983, *passim*.

³⁰ Cf. le passage de *faba* à *haba* (aujourd'hui ['aβa]) en castillan, à travers *['faba], où [f] > [h], ou le calabrais *kahé* «café» (< *kaḥē).

tendance à se transformer en un son non approximant. Ceci expliquerait pourquoi l'on a /f/ au lieu de /p/ dans les variétés sémitiques occlusives (arabe, sud-arabe, afro-sémitique, hébreu et araméen samaritains)³¹: au moment de l'occlusivisation, le processus général n'a affecté que les sons encore proprement approximants, sans agir sur les fricatifs.

De la même façon, si */g/ correspondait à [j] (= sonore de [ç] *ich* allemand) kabylo-rifain, on comprendra également pourquoi il a pu évoluer en l'affriquée dorso-palatale [j] (soit [dj]): de nombreuses régions arabophones actuelles pratiquent [j ~ j] pour *jīm* (Arabie du Sud et de l'Est), [j] (Arabie, Haute Égypte³²). Ailleurs (différents points du Yémen et Caire), il a suivi le processus d'occlusivisation en [g], et au Maroc l'alternance [ʒ ~ g] est d'ordre allophonique. Quant à [ʒ], triomphant au Maghreb et en arabe citadin proche-oriental, il résulte d'une adaptation au couple /ʃ: ʒ/, et [dʒ] peut être attribué aux interférences turco-iraniennes en Orient et romanes au Maghreb (v. § 2.13).

Le même raisonnement s'applique alors à */k/: si l'occlusivisation le porte à [k] dans une bonne majorité des variétés arabes, des réalisations palatales ou palatalisées ne manquent pas: [kʲ], [c], [ʃ], voire [ç], ne manquent pas d'un bout à l'autre du domaine de l'arabophonie.

D'après Corriente, l'occlusive *b* était susceptible de se spirantiser en [f] et, en «2nd degree», en [w].³³ Pour rester dans notre point de vue, on renversera les données pour dire que */w/ s'occlusivise en [b], ce qui ne manquera pas, encore une fois, de rappeler le phénomène berbère bien connu: /w:/ > [b:^(w)] (p. ex. /jw:a/ «c'est cuit» > [jəb:a]). Et [w] est une approximante...³⁴

2.9. La problématique des *begadkefat*, ainsi traitée, nous ramène finalement à la question des «emphatiques», à laquelle elle est étroitement liée.

Le problème qui a longtemps inquiété les spécialistes regarde le nombre précis d'emphatiques «proto-sémitiques» et leur réalisation phonétique la plus ancienne. On a déjà rappelé que les emphatiques arabes sont pharyngalisées ([t̤] etc.), alors que les éthiopiennes et néo-sudarabes sont glottalisées ([tʰ] etc.). L'orthodoxie s'accorde aujourd'hui à considérer la glottalisation comme originaire, donc «proto-sémitique», et le passage de la glottalisation à la pharyngalisation a été expliqué il y a plus d'un demi-siècle.³⁵ Pour les langues sémitiques non plus parlées, on ne peut que s'en tenir aux données suivantes:

³¹ D'après Janssens, 1982, p. 46: «[...] *p* had become a spirant earlier than the other occlusives. Also in Samaritan Hebrew *p* had become *f*, whereas the other stops did not change», théorie courante à propos de */f/ (chamito-)sémitique.

³² Fischer-Jastrow, 1980, p. 37.

³³ Corriente, 1969–70, p. 166.

³⁴ Applegate, 1970, p. 592.

³⁵ Haudricourt, 1950, Martinet, 1955, Cohen, 1968, 1988, pp. 12–14.

- la glottalisation est un trait phonétique largement présent aux deux lisières du (chamito-)sémitique;
- la pharyngalisation est un trait phonétique «supra-segmental» qui entraîne des distorsions de timbre criantes sur le vocalisme adjacente, en particulier sur /a/: s'il en avait été ainsi dans la prononciation de l'hébreu de la part des Massorètes – dont le système de vocalisation est d'esprit éminemment *phonétique* –, ces derniers n'auraient pas manqué de signaler ces altérations;³⁶
- le néo-araméen pratique divers degrés de dosage, d'un parler à l'autre, de pharyngalisation et de glottalisation, situation que l'on retrouve en arabe jusque dans le Sud avancé de l'Égypte;
- pourquoi vouloir exclure à tout prix qu'un troisième type d'«emphase» existât?

A côté de la série de phonèmes approximants dont il a été question, il convient de postuler, pour les langues sémitiques anciennes, au moins deux phonèmes occlusifs, que l'on notera */T/ et */K/, mais qui probablement correspondaient à des semi-sonores [ḏ ḡ]³⁷: la graphématique de l'accadien, adaptation de l'écriture sumérienne qui ne prévoyait que l'opposition sourde: sonore, écrivait régulièrement <da>, <ga> pour les séquences accadiennes /ṭa/, /ka/ etc. On peut ainsi rétablir un système ancien sémitique /approximante sourde: approximante sonore: occlusive sem-sonore (ou neutre)/:

$$\begin{aligned} /t : d : T/ &= [\theta : \delta : \mathfrak{d}] \\ /k : g : K/ &= [x : \gamma : \mathfrak{g}] \end{aligned}$$

Au moment où le processus d'occlusivisation de /θ : δ/ et de /x : γ/ se déclenche en (chamito-)sémitique, surgit un risque de collision avec */ḏ/ et */ḡ/, qui pour conserver leur pouvoir distinctif sont obligés de «se déplacer» et acquérir un nouveau trait phonétique marquant. La glottalisation est un trait distinctif largement présent au Caucase et en Afrique; l'interférence couchitique peut être responsable de la glottalisation de */ḏ ḡ/ en afro-sémitique (qui l'étend à ḥ). L'arabe, isolé dans son désert, pourrait en fin de compte avoir élaboré une emphase originale, la pharyngalisation. Le passage de la glottalisation à la pharyngalisation comme l'explique D. Cohen est en effet quelque peu tortueux:

l'emphase du type arabe se serait réalisée à partir de la glottalisation sémitique en deux phases successives³⁸:

I	*tʔ > ʔd	*θʔ > ʔδ	*sʔ > ʔz	*kʔ > ʔg
II	*ʔd > ṭ	*ʔδ > ḥ	*ʔz > ṣ	*ʔg > ḳ

³⁶ Après une pharyngalisée on s'attendrait à un *kamaš* [a] plutôt qu'à un *pataḥ* [a]...

³⁷ Cf. /d/ e /g/ chinois ou danois.

³⁸ D. Cohen (1988), p. 13 (transcription adaptée).

Si l'hypothèse développée jusqu'ici est valable, il est parfaitement vraisemblable d'imaginer que les emphatiques occlusives du sémitique de Nord-Ouest (ṭ ṭ et ḵ ḵ) aient été de simples occlusives sourdes sans marque particulière: les *begadkefat* canaanéennes et araméennes, de par leur caractère encore fluctuant [t~θ, k~x], conservaient en partie leur pouvoir distinctif face à deux phonèmes strictement occlusifs³⁹. La chose est en quelque sorte confirmée par les transcriptions hébréo-araméennes de termes gréco-latins, qui employaient systématiquement ⟨t⟩ et ⟨k⟩ là où ⟨ṭ⟩ et ⟨ḵ⟩ auraient apparemment fait l'affaire:⁴⁰ مَلِيكِيَّة *kleriku* «clercs» < κληρικοί, ثَمَن *time* «prix» < τιμή.⁴¹

2.10. Pour conclure, on posera pour une phase linguistique pré-arabe le système labial, dental et vélaire suivant:

labiales	φ	β	-
dentales	θ	δ	ḏ
vélares	ç	j	ġ

2.11. Le *fā*² arabe ne représente donc pas l'évolution d'un */p/ «proto-sémitique»: ce sont /f/ et /b/ de l'arabe qui représentent la continuation du couple sourde: sonore */φ : β/. Et quant à ⟨f⟩ sud-arabe, rien ne peut être réellement déduit à propos de sa valeur phonétique exacte.

Nous savons certes qu'en Andalus les deux noms latins *Petrus* et *Paulus* étaient transcrits ⟨فترش⟩ et ⟨فولوش⟩, là où l'Orient préférait ⟨بطرس⟩ *Butrus* et ⟨بولص⟩ *Būluṣ*. Ceci a amené Kampffmeyer (1908) à se demander si dans les dialectes arabes proto-maghrébins – qu'une tradition aussi tenace que dépourvue de réelles assises historiques se plaît à considérer comme «d'origine yéménite» – ف eût encore la valeur de [p]. Il est vrai que, dans les régions arabophones où ف est [f], le [p] des emprunts est adapté en [b]⁴². Il se pourrait donc que dans ces dialectes proto-andalous /ب : ف/ étaient encore réalisés comme /φ : β/, [φ] étant senti comme plus proche de [p] latin que [β].

³⁹ /s/ quant à lui devait être une affriquée [ts], Cardona (1968), Garbini (1984), p. 54.

⁴⁰ L'arabe faisait de même, mais parce qu'il transcrivait à partir du syriaque et non pas directement du grec ou du latin.

⁴¹ Remarquons que l'hébreu contemporain continue cette tradition: le *kāf* arabe est régulièrement rendu par ⟨כ⟩.

⁴² Pour les cas comme فُرْصَة *furṣa* «opportunité», < aram. פּוּרְסָא *pursā* < πόρος «expédient», il faut s'interroger sur l'éventualité de quelque tradition de lecture syriaque – comme celle qui domine aujourd'hui chez les Maronites libanais – qui a généralisé (peut-être bien par interférence arabe) le traitement de ه/ح en [f].

2.12. En ce qui concerne le *jīm*, si les phonéticiens arabes, anciens et modernes, présentent régulièrement la réalisation affriquée palatale [dʒ] comme canonique et originaire, on sait que de nombreuses régions arabophones présentent comme on l'a vu la fricative [ʒ], le Caire et différents points du Yémen l'occlusive sonore [g]. Les parlers bédouins d'Arabie, de Syrie et du Sud égyptien ont quant à eux souvent une affriquée dorso-palatale [j], soit une dentale occlusive sonore [d] fortement palatalisée. L'Arabie orientale et méridionale présente en certains points la semi-consonne [j]. On signale rarement la fricative [j] (sonore du [ç] allemand de *ich*),⁴³ pourtant sensible dans certains points de l'Arabie méridionale et orientale, identique d'un point de vue articulatoire à celle du /g/ berbère de nombreux «parlers spirants» du Maroc et d'Algérie.

Dans une optique sémitique, presque tous les spécialistes considèrent l'occlusive vélaire comme «proto-sémitique». Pour l'arabe, W. Fischer attribue l'affriquée dorso-palatale [j] à la phase la plus ancienne; pour ma part j'opte carrément pour la fricative [j]: quoi qu'il en soit, ces deux derniers sons – [j] et [j] – n'apparaissent *nulle part* en arabe sédentaire, ce qui oblige à penser que [g], [ʒ] et [dʒ] résultent de rééquilibrages successifs.

recul				avancement
[g]	←	[j]	→	[ʒ]

Les passages à la fricative [ʒ] et à l'occlusive [g] doivent représenter les deux premières solutions du néo-arabe proto-islamique extra-péninsulaire: c'est celle qui domine dans l'ensemble de l'arabe maghrébin – rappelons que le Maroc présente les deux comme variantes conditionnées!⁴⁴ – et de l'arabe citadin proche-oriental. L'affrication en [dʒ] (c.à.d. [ʒ] > [dʒ]) est successive: en arabe *qaltu* elle subit vraisemblablement l'influence des deux phonèmes /ʃ/ et /dʒ/ largement présents dans les emprunts turco-iraniens, et pour les variétés maghrébines présentant une affriquée /dʒ/ systématique, comme Alger, Tlemcen et Malte, l'interférence romane (ibérique et sicilienne) est bien difficile à exclure a priori.⁴⁵

Dans d'autres régions il en va autrement: son sort dépend, comme on va le voir au prochain paragraphe, du traitement parallèle du phonème *qāf*.

⁴³ [j] et [ʒ] sont *apico*-palataux (c'est la pointe de la langue qui se positionne vers le palais), alors que [ç] et [j] sont *dorso*-palataux.

⁴⁴ Au Maroc, l'ancien /j/ est continué par [ʒ] à moins qu'une «sibilante» (*s, z, ʃ, ʒ*) soit dans les parages: *jalaba* > *ʒlab* «attire» # *jalasa* > *glās* «s'asseoir».

⁴⁵ Rappelons que le /dʒ/ maltais consonne initiale de nominal n'assimile pas l'article *il-*, contrairement à /ʃ/ et /ʃ/: *iz-zokkor* «le sucre», *iċ-ċirasa* «la cerise» mais *il-ġobon* «le fromage», ce qui oblige à penser que /g/ doit avoir eu une réalisation différente de [dʒ] pendant longtemps.

2.13. Si */ġ/ devient [kʔ] dans les langues qui choisissent la glottalisation, la pharyngalisation en [k] se révèle difficile pour une simple raison anatomique: dans l'articulation de la vélaire simple [k], le dos de la langue se colle au velum, donc vers le haut; pour pharyngaliser un phonème, la racine de la langue doit se retirer vers le pharynx, soit vers l'arrière. La résultante de ces deux mouvements simultanés ne peut qu'arriver à un compromis au niveau de la luette, d'où [q]. Mais si par contre */g/ n'a pas évolué en [g], comme dans la majorité des régions arabophones, une autre solution consiste à renoncer à l'« emphase » et s'en tenir à [g], grande solution des parlers bédouins. Or si l'on suit l'évolution de */ġ/ dans les différentes variétés d'arabe, on remarque des parallélismes instructifs.

Qāf est continué par une occlusive sourde vélaire [k] dans trois zones sédentaires principalement: le Nord montagnard de l'Oman, la Palestine centrale et l'Algérie nord-orientale. Dans tous ces dialectes, le *kāf* s'est à son tour antériorisé en une affriquée palatale [tʃ]: le «cœur» y est *kalb* mais le «chien» *čalb* (et *jīm* y est [dʒ]). On comprend ainsi pourquoi, dans maints parlers bédouins, là où le *qāf* est devenu une occlusive vélaire sonore [g] le *jīm* s'est déplacé vers une affriquée palatale [dʒ].⁴⁶

Cas 1: Oman montagnard, Palestine centrale, Algérie nord-orientale

arabe ancien			arabe
*/k/	[ġ]	→	/k/ [k]
*/k/	[ç]	→	/č/ [tʃ]
*/g/	[j]	→	/ġ/ [dʒ]

La grande question est alors: pourquoi l'ensemble des parlers *bédouins* maghrébins présente-t-il par contre systématiquement la fricative [ʒ]?

En arabe oriental *jīm* s'affricque en [dʒ] principalement là où *kāf* et *gāf* ont, en contexte palatalisant, les allophones affriqués *palataux* [tʃ] [dʒ] («petits nomades» de Cantineau); chez les «grands nomades», qui présentent les allophones affriqués dentaux [ts] [dʒ], *jīm* est par contre plutôt dorso-palatal [j]. Les cas, très curieux, de Palmyre (île arabophone largement pré-islamique) et de Ḥamā-Sukhne, qui présentent [tʃ] e [ts] respectivement, font par contre penser à une forte réaction de «[dʒ]-phobie» ou/et «[dʒ]-phobie» due à contraste sociolinguistique avec les nouveaux arrivés bédouins.

⁴⁶ Dans les parlers, toujours bédouins, où *jīm* est dorso-palatal [j] on observe que *kāf* est parfois lui aussi dorso-palatal [c].

Cas 2: arabe bédouin oriental, «petits nomades»

arabe ancien			arabe	
*/k/	[ġ]	→	/g/	[g / dʒ]
*/k/	[ç]	→	/k/	[k / ʧ]
*/g/	[j]	→	/ǧ/	[dʒ]

Cas 3: arabe bédouin oriental, «grands nomades»

arabe ancien			arabe	
*/k/	[ġ]	→	/g/	[g / dz]
*/k/	[ç]	→	/k/	[k / ts]
*/g/	[j]	→	/ǧ/	[j]

Or En arabe bédouin maghrébin cette affrication conditionnée de *kāf* et *gāf* n'apparaît nulle part, ce qui explique pourquoi [ʒ] n'y a pas été entraîné.

Qāf est donc majoritairement uvulaire occlusif [q] en arabe sédentaire; il en va de même en arabe citadin, où cependant, dans ses nombreuses variétés, une simplification en occlusive laryngale [ʔ] se remarque de la Syrie au Maroc, à tel point que l'on a souvent tendance à y voir une sorte de macro-isoglosse. Il n'en est rien, du moins dans la grande majorité des cas.⁴⁷ Malte présente aujourd'hui un traitement généralisé du *qāf* en laryngale [ʔ], rejoignant en cela les variétés citadines d'Orient et d'Occident, alors que les vieilles cités tunisiennes (dont le maltais provient) l'ont toujours ignoré, et ce traitement est une innovation qui ne remonte guère au-delà du XVIII^{ème} siècle.⁴⁸ Dans toutes les régions où cohabitent des traitements différents du *qāf* historique ceux-ci sont toujours étroitement liés à des critères d'identification sociologiques, généralement communautaires (musulman ≠ non-musulman, sunnite ≠ non-sunnite), mais parfois aussi simplement diatopiques (citadin ≠ non-citadin) ou générationnels (jeunes ≠ «vieux», adultes ≠ enfants), souvent aussi sexuels (hommes ≠ femmes, voir le cas d'Amman aujourd'hui).⁴⁹

⁴⁷ On pense normalement que la «simplification» du *qāf* est parallèle au déclin de *hamza*: ainsi le coïpe {q: ʔ} aurait-il évolué en {ʔ: 0}.

⁴⁸ Puech 1994, 18, Vanhove 2008, 382.

⁴⁹ Amman n'est arabophone que depuis moins d'un siècle: le fond autochtone de la ville parlait l'*adigué*, langue caucasienne peut-être encore parlée aujourd'hui. A partir de 1948, la nouvelle capitale jordanienne (comme le reste du pays d'ailleurs) a vu cohabiter les parlers bédouins de la dynastie au pouvoir et les variétés palestiniennes des réfugiés. Depuis une vingtaine d'année une fusion semblerait

3. Reste à éclaircir le grand mystère du ض. Si les grammairres de l'arabe classique définissent systématiquement le *dād* comme le correspondant emphatique du *dāl*, soit une dentale occlusive sonore pharyngalisée [ḏ], à tenir distincte du ظ *ḏāʾ* qui est une interdente fricative sonore pharyngalisée [ḏ̤], il est clair depuis longtemps que [ḏ] n'est pas la réalisation ancienne du ض.

Excepté quelques points isolés de l'Arabie et du Yemen, on peut généraliser l'affirmation selon laquelle les arabophones d'aujourd'hui prononcent le ض comme le ط: soit [ḏ̤] chez ceux qui pratiquent les interdentales (*ḥaḏḏ* «chance», *tfaḏḏal* «je t'en prie»), [ḏ] chez ceux qui ne les pratiquent pas (*ḥaḏḏ*, *tfaḏḏal*) – ces derniers ayant également [z] dans certains termes turquisés ou médians (*mazbūt* «vrai», *nizām* «ordre»). Seuls ceux qui ont reçu une formation hautement spécialisée en diction (p. ex. les *qurrāʾ*⁵⁰ du Coran) distinguent clairement [ḏ] de [ḏ̤] (*ḥaḏḏ*, *tfaḏḏal*), et seulement lorsqu'ils s'expriment en *fushā*.

Dans un cas comme dans l'autre, il y a perte du phonème /ض/ de l'arabe ancien. Exceptions connues jusqu'à ce jour:

- Jabal Yazīdī, Sud du Yemen, qui distingue calmement ḏ [ḏ] de ḏ̤ [ḏ̤], en accord avec la norme canonique;
- quelques points du Nord du Yemen, qui distinguent les deux phonèmes comme ḏ̤ [ḏ̤] pour ض e θ [θ] (sourd!) pour ظ;
- deux points d'enquête dans la région saoudite du Ḥaṣīr documentent un *dād* réalisé comme ɟ: «voiced palatal fricative lateral emphatic».⁵⁰

Comment prononçait-on le ض en arabe ancien ? Son articulation semble même avoir représenté un sérieux problème pour les non Arabes. Tout étudiant d'arabe d'aujourd'hui, qu'il soit européen, persan, turc, africain etc. doit s'exercer pendant de longs mois pour acquérir correctement les phonèmes arabes les plus susceptibles de le rebuter: en premier lieu le *zayn*, puis le *ḥāʾ* et le *qāf*. Quant aux emphatiques, *dād* compris, elles passent presque inaperçues dans un premier temps – où il suffit de faire un [a:] bien arrondi pour dire *tālib* au lieu de *tālib*. Or le *dād* ancien et médiéval donnait apparemment tant de mal aux non-Arabes qu'il a fini par devenir le symbole de cette langue: *luḡat aḏ-dād* «la langue du *dād*», parlée par les *Ahl aḏ-dād* «les Gens du *dād*».

Sībawayhi y voyait une *muṭbaqa* latéralisée. Les adaptations andalouses, malaises et wolof par des ⟨dl⟩ ou ⟨l⟩ – castillan *alcalde* (< ⟨alcadle⟩) «maire» < *al-qādī*, *arrabal* «faubourg» < *ar-rabaḏ*, malais *redla* «grâce» < *riḏā*, wolof *Murtala* (n. pr.) < *Murtaḏā* – ont longtemps porté les arabisants à envisager une sorte d'affriquée [dl], [d̤l]: or une telle réalisation peut sonner comme curieuse à une oreille non arabe, mais elle n'offre aucune difficulté de reproduction à quiconque. D. Cohen a, tout au long de sa carrière, préféré transcrire ⟨ḏ⟩,

s'être produite, et des deux traitements principaux du *qāf*, [g] bédouin et [ʔ] palestinien, le premier est retenu par les garçons alors que les filles préférèrent le second.

⁵⁰ Al-Azraqi, 2008, 45.

optant ainsi pour une occlusive. Or s'il s'était agi d'une *occlusive*, *dād* aurait fatalement assimilé l'infixe /-t-/ de la VIII^{ème} forme *iftazala* avec les racines de première radicale *d*, comme le font *d* (*iddazā* «prétendre» < **id-ta-zā*) et *t* (*iṭṭalaza* «monter» < **iṭ-ta-laza*): pour **id-ta-raba* on s'attendrait à **iṭṭaraba* ou **iḍḍaraba*, et non à *iḍṭaraba*; force est de postuler un *d* fricatif, *[iḥtaraba].

En fait, toutes ces attestations, récemment recoupées par les fouilles dialectologiques de M. Al-Azraqi permettent aujourd'hui de rétablir son ancienne prononciation: «It is a voiced sound. The front of the tongue touches the palate. It is an emphatic sound. It is sometimes produced with one side (mostly the right one) or both sides. The side(s) of the tongue touches the molars next to them. The air goes out through the side(s) passage of the mouth». Soit [ḥ], à transcrire plus précisément ⟨ḥ⟩. Concrètement: mettre la langue en position pour [l], faire [z], en pharyngalisant le tout.

Bibliographie consultée

- AIEO Annales de l'Institut d'Etudes Orientales
 AION Annali dell'Istituto Orientale di Napoli
 AIS Arabic and Islamic Studies
 CTL Current Trends in Linguistics
 EDNA Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí
 GLECS Groupe Linguistique d'Etudes Chamito-Sémitiques
 HUCA Hebrew Union College Annual
 JQR Jewish Quarterly Review
 ZAL Zeitschrift für Arabische Linguistik.
 ZDMG Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft
- Applegate, J.R., 1970, «The Berber languages», *CTL* 6, 586–661.
 Azraqi, M. al-, 2008, «*Aḍ-dād* in Southwest Saudi Arabia as described by old grammarians», in Prochazka-Ritt-Benmimoun 2008, 43–49
 Ben-Hayyim, Z., 1957–77, עברית וארמית נוסח שומרון, Jérusalem.
 Ben Sedira, B.K., 1887, *Cours de langue kabyle. Grammaire et versions*, Alger.
 Bergsträsser, G., 1918, *Hebräische Grammatik*, Leipzig.
 Blau, J., 1973, «Arabic *iw* > *ū*», *AIS* 1, xlii–xlv.
 —, 1976, *A grammar of biblical Hebrew*, Wiesbaden.
 Brockelmann, G., 1908–13, *Grundriß der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, Berlin.
 —, 1960, *Syrische Grammatik*, Leipzig.
 Canepari, L., 1979, *Introduzione alla fonetica*, Turin [seconde édition de 2006, à consulter avec précaution, *Avviamento alla fonetica*, Turin].
 Cantineau, J., 1936, «Etudes sur quelques parlers de nomades d'Orient (premier article)», *AIEO* 2, 1–118.
 —, 1937, «Etudes sur quelques parlers de nomades d'Orient (second article)», *AIEO* 3, 119–204.
 —, 1960, *Cours de phonétique arabe*, Paris.
 Cardona, G.R., 1968, «Per la storia fonologica del “šādē” semitico», *AION* 28, 1–14.

- Chaker, S., 1971-72, «Spirantisme en berbère», *GLECS* 16, 3–7.
- Cohen, D., 1964, «Les langues chamito-sémitiques», in Martinet 1968,
- , 1970, *Etudes de linguistique sémitique et arabe*, Paris.
- , (s.l.d.d.), 1988, *Les langues dans le monde ancien et moderne III. Langues chamito-sémitiques*, Paris.
- Corriente, F., 1969–70, «A survey in spirantization in Semitic and Arabic linguistics», *JQR* 60, 147–171.
- Dallet, J.-M., 1982, *Dictionnaire kabyle-français*, Paris.
- Durand, O., 1991, *Prédédents chamito-sémitiques en hébreu. Etudes d'histoire linguistique*, Rome.
- Fischer, W.D., Jastrow, O., 1980, *Handbuch der arabischen Dialekte*, Wiesbaden.
- Frankel, Z., 1841, *Vorstudien zu der Septuaginta*, Leipzig.
- Friedrich, J., Röllig, W., 1970, *Phönizisch-punische Grammatik*, Rome.
- Garbini, G., 1962, «[y] nel babilonese del I millennio a.C.», *AION* 12, 85–86.
- , ²1984, *Le lingue semitiche. Studi di storia linguistica*, Naples.
- Holes, C., 1996, «The Arabic dialects of South-Eastern Arabia in a socio-historical perspective», *ZAL* 31, 31–49.
- Janssens, G., 1982, *Studies in Hebrew historical linguistics based on Origen's Secunda*, Louvain.
- Joüon, P., ²1947, *Grammaire de l'hébreu biblique*, Rome.
- Kahle, P., 1913, *Massoreten des Ostens*, Leipzig.
- , 1927, *Massoreten des Westens*, Stuttgart.
- , 1962, *Die kairoer Genisa*, Berlin.
- Kautzsch, E., 1909 (²1985), *Gesenius' Hebrew grammar*, Leipzig.
- Landberg, C. de, 1901, *Etude sur les dialectes de l'Arabie méridionale I. Ḥadramoùt*, Leyde.
- Meyer, R., 1952–55, *Hebräische Grammatik*, Berlin.
- Pellat, Ch., 1974, *Introduction à l'arabe modern*, Paris.
- Prochazka, S., Ritt-Benmimoun, V. (éd.), 2008, *Between the Atlantic and Indian oceans. Studies in contemporary Arabic dialects. Proceedings of the 7th AIDA conference*, Wien.
- Roman, A., 1983, *Etude de la phonologie et de la morphologie de la koiné arabe*, Aix-en-Provence.
- Rosenthal, F., 1961, *A grammar of Biblical Aramaic*, Wiesbaden.
- Segert, S., 1975, *Altaramäische Grammatik*, Leipzig.
- Sievers, E., 1901, *Metrische Studien I*, Leipzig.
- Soden, W. von, ²1969, *Grundriß der akkadischen Grammatik*, Rome.
- Speiser, E.A., 1925–26, «The pronunciation of Hebrew according to the transliterations in the Hexapla», *JQR* 16, 343–362.
- , 1932–33, «The pronunciation of Hebrew based chiefly on the transliterations in the Hexapla. The vowels», *JQR* 23, 233–265.
- Sperber, A.E., 1937–38, «Hebrew based upon Greek and Latin transliterations», *HUCA* 12–13, 103–274.
- Tsereteli, K.G., 1965, *Современный ассирийский язык*, Moscou [trad. ital. *Grammatica di assiro moderno*, Naples, 1970].
- , 1980, «Zur Frage der Spirantisation der Verschlusslaute in den semitischen Sprachen», *ZDMG* 130, 207–216.
- Versteegh, K. (éd.), 2008, *Encyclopedia of Arabic language and linguistics*, Leiden-Boston.
- Vycichl, W., 1975, «Begdakefat im Berberischen», in Bynon-Bynon 1975, 315–317.